

## LES DEUX MERES.

(Suite.)

Comme nos lecteurs sont bien en droit de le penser, cette réflexion l'amena à ne point trouver un instant de repos pendant la nuit qui suivit cette soirée ; il n'avait fait que d'entendre cinq ou six paroles venues à peine jusqu'à lui, et son imagination avait revêtu ces paroles de la plus délicieuse harmonie qu'on puisse donner à la voix. — Plusieurs jours se passèrent sans qu'il lui fût possible de revoir la personne dont il rêvait incessamment. Enfin un soir, il lui sembla que la fenêtre s'entr'ouvrait avec précaution, puis une tête blonde se pencha en silence, puis deux mains qui lui parurent blanches et petites écartèrent légèrement le feuillage. Le musicien, de son côté, écarta aussi le feuillage, afin de contempler un instant celle qui songeait à lui ; mais la crainte qu'elle ne le surprît l'emporta sur tout le reste, et une demi-heure s'écoula ainsi. Au bout de ce temps, il se décida à quitter son banc et à remonter chez lui ; mais une fois chez lui, il se souvint du plaisir que la jeune fille inconnue avait paru éprouver en l'entendant jouer du violon, et il redescendit bientôt, le cœur tout ému et les genoux tremblants.

Un mois après ces choses, Raphaël se présenta chez le baron de Wiedland, et sollicita de lui un entretien secret ; le baron le reçut avec une exquise politesse, et lui demanda à quel heureux hasard il devait attribuer l'honneur de sa visite. Raphaël éprouva malgré lui un frisson involontaire, et se repentina de la hardiesse de sa démarche. Le salon où il se trouvait était richement décoré, le luxe se trahissait partout ; puis des portraits de famille peints par les premiers maîtres allemands tapissaient la muraille ; l'un était représenté en pied, bardé de fer, et portant aux pieds l'éperon de chevalier ; un autre était recouvert de l'hermine de président ; un autre encore en habit de cour ; enfin tout cela échait une odeur de noblesse qui devait assurément intimider un pauvre artiste comme Raphaël ; à peine s'il osait lever les yeux, son cœur battait, il sentait ses genoux faiblir.

En ce moment on ouvrit la porte du salon.

— Ah ! pardon ! dit une voix qu'il reconnut à l'instant.

La porte se referma aussitôt, la jeune fille venait de disparaître, et Raphaël se tenait debout devant le baron qui commençait à le regarder avec étonnement.

— Voulez-vous vous assoir ? reprit bientôt le baron en approchant un siège. — Et à présent, continua-t-il, je vous écoute, mon ami.

Cette parole bienveillante prononcée froidement blessa le jeune homme. — Ce mot dans la bouche d'un noble lui semblait une insulte ; cependant il s'efforça de n'en point paraître blessé, et s'asseyant près du baron :

— Monsieur le baron, lui dit-il, avant que je vous

apprenne les motifs qui m'amènent ici, il est juste que vous sachiez au moins qui je suis : — vous voyez devant vous un pauvre artiste qui jusqu'à présent a fait de son art une religion, et l'a cultivé saintement. — Je n'habite cette ville que depuis quelques années, et la réputation est venue, à mon insu, m'y trouver ; je me nomme Raphaël.

— J'ai entendu parler de vous, répondit le baron.

— Il y a un an encore, reprit le jeune homme d'une voix doucement émue, que je ne me doutais point que je dusse me présenter jamais devant vous ; mais qui peut répondre de l'avenir ? Il y a un an, monsieur le baron, je n'avais qu'une seule idée, qu'un seul désir, celui de me créer un grand nom, et de vivre paisiblement, comme le doit tout artiste, au milieu de la retraite que je m'étais choisie. — Mais tous ces beaux rêves ne devaient point se réaliser ; tout mon avenir de renommée devait se détruire, à moins pourtant que vous ne soyez assez généreux pour me tendre la main et me dire : Deviens grand !

Le baron ouvrait de grands yeux et cherchait à comprendre.

— C'est qu'autrefois, continua Raphaël, je n'avais qu'une seule passion, celle de mon art, tandis qu'aujourd'hui j'en ai deux ; — et la première, je le sens, j'éteindrai si je suis obligé de détruire l'autre.

— Expliquez-vous plus clairement, dit le baron.

— Eh bien, vous ne me comprenez pas, et vous ne devez point me comprendre ; — mais comment vous expliquerais-je ce qu'il faut que je vous apprenne ? comment oserais-je, moi qui ne suis rien, vous confesser à vous qui êtes riche, à vous qui êtes puissant, à vous qui pouvez étaler glorieusement des armoiries ? — Oh ! je suis bien malheureux, monsieur le baron, mais vous ne me repousserez point, car j'en mourrais, oh ! oui, j'en mourrais !

Il venait de prendre la main du baron de Wiedland, et il la porta à ses lèvres.

— N'ayez point peur, jeune homme.

— J'aime votre fille, murmura lentement Raphaël.

— Vous aimez ma fille ? reprit le baron stupéfait.

— Oui, et je vous en demande pardon à genoux, car un tel amour doit vous offenser, vous qui êtes noble.

Le baron se leva, et l'expression de bienveillance qui n'avait point quitté son visage depuis le commencement de cette conversation, se changea en orgueil et en dédain.

— Monsieur, dit-il, vous auriez pu vous épargner cette visite.

— Ainsi, vous ordonnez que je me retire, monsieur le baron ?

— Etes-vous riche, jeune homme ?

— Je n'ai que mon talent et l'avenir pour moi,